

Haschich, Balzac et bière

Pierre Lefebvre

Volume 51, Number 2 (284), May 2009

L'argent fou

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34727ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, P. (2009). Haschich, Balzac et bière. *Liberté*, 51(2), 139–152.

Haschich, Balzac et bière. Confessions d'un cassé en sept morceaux suivies d'un épilogue

Pierre Lefebvre

1

Autant l'avouer tout de go, ça serait fait, je n'ai jamais très bien saisi « la valeur de l'argent ». J'ai même envie de dire que c'est une vocation précoce parce que, durant mon enfance, on me reprochait déjà la chose, avec quand même un petit peu de bienveillance, j'imagine que l'on concevait qu'à mon âge, une lacune de ce genre-là allait de soi. Il va sans dire qu'aujourd'hui, on le conçoit un peu moins. C'est du moins ce que j'en déduis quand j'écoute d'une oreille distraite les commentaires de mon entourage au sujet de ma situation financière peu reluisante.

Je n'oserais peut-être pas dire que je n'y peux rien, en tout cas c'est plus fort que moi, un dollar m'est un objet ambigu. Un jour c'est un véritable trésor, presque une fortune, surtout quand on le trouve dans le repli d'un futon, mais le lendemain c'est une denrée tellement commune qu'il m'est difficile d'y porter attention. Du coup, ce que peuvent valoir, ce que peuvent représenter peut-être plutôt, une cuisse de poulet, un paquet de cigarettes, un brocoli ou encore trois oranges est pour moi extrêmement flottant. Ils sont tantôt le terme d'une quête plus ou moins laborieuse, tantôt un bête désagrément, parce que, bon, faire les courses ne m'a jamais trop emballé. Bref, c'est comme s'il n'existait pas de barème me permettant de garder le cap. Dans le monde où nous vivons, c'est par moments très ennuyeux.

Le seul moment où j'ai réussi à accéder à un étalon-or m'aidant enfin à m'y retrouver fut à l'adolescence. J'étais, dans ce temps-là, un grand fumeur de haschich, et le gramme de la divine substance se négociait généralement à quinze dollars. Du coup, tout ce qui valait moins que ça pouvait s'acheter les yeux fermés. Ce qui équivalait à cette somme maudite demandait par contre réflexion, parce

qu'il fallait déterminer si l'objet convoité pouvait me procurer autant de jouissance que tout un gramme de hasch. Ce n'était pas toujours évident. On peut dès lors imaginer combien ce qui en excédait la valeur exigeait une intense réflexion. Malheureusement, on sait à quel point la vie est odieuse, mon goût pour le haschich s'est bêtement évanoui de lui-même au début de la vingtaine et, avec lui, mon étalon. Un cheval, un cheval, oui, mon royaume pour un cheval.

Ce deuil-là, je ne m'en suis jamais remis, d'autant plus que la seule chose que j'ai trouvée pour prendre la place de ma mesure fétiche est le temps. Devant une lampe, un fauteuil, une télévision, un loyer ou encore une chemise, je ne me demande donc pas ce qu'il me faudra déboursier pour l'obtenir, mais bien combien de temps il me faudra perdre à me faire plus ou moins chier pour amasser la somme demandée. Le problème, c'est que cette méthode-là est encore plus sévère que l'autre. Sous sa férule, le nombre d'objets réussissant à passer le test s'avère étonnamment restreint. J'ai peur qu'il ne faille pas tellement compter sur moi pour relancer l'économie par la consommation.

Les choses, bien entendu, à tout le moins j'ose l'espérer, seraient radicalement différentes si d'aventure mes revenus avoisinaient ceux de René Angelil, par exemple, ou encore ceux de Bernard Madoff avant sa débandade ou même, plus humblement, ceux d'un vrai professeur d'université, je veux dire avec sa permanence et tout et tout. Malheureusement, je me suis toujours retrouvé, au cours de ma vie dite « active », embrigadé dans des jobs avoisinant peu ou prou le salaire minimum. Je me souviendrai toujours du moment où j'ai réalisé, Dieu sait pourquoi, je faisais quand même ce salaire-là depuis une couple d'années, que le prix cumulé d'un tube de pâte à dents, de trois barres de savon, d'un paquet de papier torchecul et de quatre lames de rasoir dépassait de deux ou trois piastres ce que je gagnais en une heure comme libraire. Je sais que ce métier donne rarement l'occasion de sauver des vies mais, quand même, cela m'a estomaqué. Cela m'apprendra à faire de grosses emplettes. Si je m'étais donné la peine d'acheter tout ça séparément, ma vie aurait peut-être pris un autre tournant.

Le plus bizarre, c'est qu'il ne m'est même pas passé par la tête de me mettre à chercher quelque chose de plus payant. Pire, la

solution lumineuse, allez savoir pourquoi, qui m'est venue à l'esprit fut de demander à mon gérant un poste à temps partiel, ce qui me fut, Dieu merci, accordé. J'en étais arrivé à me dire *grosso modo* que, tant qu'à être mal payé, la moindre des choses était de passer le moins de temps possible sous le joug de la mesquinerie de ces heures-là. L'équation avait beau être délirante, elle m'a au moins permis, au fil du temps, de réaliser que je trouve beaucoup plus insécurisant de me soumettre à un horaire et à des tâches fixes pour de l'argent que de ne pas savoir quand il me sera à peu près possible de payer mon loyer. On s'inquiète de ce qu'on peut, moi le premier.

2

À une certaine époque, lassé de la librairie, je me suis retrouvé gardien de sécurité. Je faisais là vingt-quatre heures ramassées sur deux jours, le *deal* du siècle. Mais, ce qui est intéressant, c'est que j'y étais deux fois plus payé qu'en tant que libraire. Or, c'est là que c'est amusant, je n'y avais pratiquement rien à faire, hormis d'être là, disons « aux aguets », c'est-à-dire finalement à attendre la relève. Je sais d'expérience qu'une librairie n'est pas une mine de charbon où l'on sue sang et eau, mais elle demande quand même un peu plus d'efforts et de connaissances générales que de passer douze heures d'affilée dans un édifice vide. Je sais aussi qu'il y a une pléthore de raisons historiques pouvant plus ou moins démontrer par A + B pourquoi un avocat ou un médecin « valent » plus qu'un plongeur dans une cafétéria de cégep ou une gérante chez Gap, mais la vertigineuse disparité existant aujourd'hui entre les divers chèques de paye me reste quand même assez obscure pour que je ne la soupçonne pas, certains jours, de cacher quelque chose.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les nazis, qui par moments, effort de guerre oblige, semblaient aussi assoiffés de main-d'œuvre que de sang, divisaient en deux groupes, les « utiles » et les « inutiles », les prisonniers d'origine juive avant de les envoyer aux camps. Être ouvrier spécialisé pouvait, à ce moment-là, littéralement, vous valoir la vie sauve ou, à tout le moins, repousser de plusieurs mois votre mort. On va, j'en ai peur, s'imaginer que je délire à moitié, peut-être même complètement, mais c'est un dossier

sur une conférence devant nous indiquer la marche à suivre pour devenir aussi riche que Donald Trump, et publié dans *La Presse* du dimanche 22 février de cette année, qui m'a ramené ce terrible fait à l'esprit. Le journaliste qui y avait assisté citait ainsi, entre autres perles du conférencier : « Je suis allé au collège et je n'ai jamais rencontré de professeur riche. » C'est quand j'ai lu cette phrase-là que le tri brutal, primaire, animal, même, des hommes m'est revenu à l'esprit. Je suis convaincu qu'en 1939, dans une gare de Pologne, un professeur de collège aurait été placé avec les « inutiles », et j'ai bien peur que, dans ce tas-là, on aurait retrouvé aussi les libraires. Je n'ose bien sûr pas affirmer que nous vivons à peu de choses près sous un régime nazi. Cela dit, la hiérarchisation du monde faite à la lueur perverse de l'utilité des choses, tout comme des êtres, me semble être en pleine forme et représenter, dans nos pratiques politiques et économiques, un indépassable critère de justesse, si ce n'est même de justice. Je ne vois pas d'autre explication au fait que, dans un théâtre, par exemple, le directeur administratif gagne plus que le directeur artistique.

Mon seul jackpot salarial, finalement, se résume à mon aventure radio-canadienne. Les gages d'un réalisateur pigiste ont beau ne pas être faramineux, on ne peut non plus les qualifier d'indécents. Malheureusement, deux ans après mes premiers pas dans l'univers du documentaire radiophonique, plus ou moins dit « de réflexion », la chaîne dite « culturelle » ferma ses portes. La direction la jugeait, en effet, depuis quelques années, oserais-je dire, « inutile », et s'était enfin décidée à agir en conséquence. Le seul moment où une rémunération relativement adéquate me fut accordée pour un travail stimulant s'est ainsi avéré aussi bref que plaisant. Un accident de parcours, somme toute.

3

On commence à comprendre que « gagner ma vie », comme le veut la très prosaïque expression, m'est toujours apparu comme un casse-tête délicat. Encore aujourd'hui, je reste absolument perplexe face à la manière de monnayer pour la peine ce que je sais faire à peu près comme il faut. Tout ce que j'ai pu avoir comme emploi m'est chaque fois apparu comme une mauvaise blague, méchante de

surcroît, et les collègues qui me regardaient de travers parce qu'ils la prenaient au sérieux me laissaient pour leur part assez perplexe. C'est peut-être mon vieux fond catholique, mais l'éthique protestante du travail, très peu pour moi. À salaire minimum, j'ai toujours travaillé au minimum, même et surtout quand il m'était possible de faire plus. Je me disais que l'esquive la plus simple pour ne pas sombrer dans la dépression était de leur en donner, précisément, pour leur argent. Les directions, en général, n'apprécient pas. De mon côté, je n'ai toujours eu, sur mes lieux de travail, qu'une seule urgence en tête : terminer ma journée au moins un peu indemne. L'idée plus ou moins générale voulant que le travail soit un vecteur de développement social, tout comme d'épanouissement individuel, me semble tellement grotesque que je me demande bien qui peut y accorder un petit peu de foi, à part, sans doute, Nicolas Sarkozy. Dans une vidéo diffusée sur Internet lors de sa campagne présidentielle, il rend, en effet, un hommage vibrant au travail comme instrument, premier entre tous, d'émancipation. Le tout commence par une affirmation qu'il proclame de sa belle voix tandis qu'on le voit serrer des mains dans une usine, un magasin, une boulangerie : « Le travail, c'est la liberté. » La formule est digne d'un département de marketing qui a bien fait son boulot, mais, le problème, c'est que quelqu'un d'autre y avait pensé bien avant, et l'avait trouvée tellement belle qu'il l'avait fait forger en lettres de fer, rien de moins, puis hissée au-dessus de deux portails, soit ceux qu'on retrouvait à l'entrée des camps d'Auschwitz et de Dachau. En allemand, ça sonne un peu différemment, soit *Arbeit macht frei*, mais cela n'en demeure pas moins la littérale traduction. Pour un homme politique dont l'intention avouée est de refonder le capitalisme, on peut dire non seulement qu'il sait aller chercher les références adéquates en matière de renouveau, mais qu'il résume aussi, à lui tout seul, toute l'horreur de notre époque.

4

Ne sachant finalement pas faire grand-chose à part lire et écrire, il m'arrive de penser que ma seule porte de sortie financière serait de gagner un gros lot ou un autre. Comme nous le susurrent régulièrement les sirènes de la société d'État, un jour, ça pourrait être

mon tour. Mais, outre le fait que je m'interroge sérieusement sur les visées d'un État nous laissant miroiter qu'il peut, du jour au lendemain, la chance, le hasard et le destin aidant, transformer de façon radicale la situation financière et sociale de tout un chacun, tout en étant incapable, si ce n'est peu désireux, de tenter de métamorphoser le corps social qu'il représente afin de réduire à sa plus simple expression le nombre de laissés-pour-compte que dévore inévitablement, semble-t-il, toute société bon an mal an, ce fameux fantasme de loterie me visite en général tellement en coup de vent que je n'ai jamais le temps d'aller au dépanneur pour m'acheter un billet. À cela s'ajoute que le logo de Loto-Québec, avec sa double corne d'abondance qui tente de nous faire croire à une espèce d'équilibre d'ordre à peu près cosmique, me ramène chaque fois à l'esprit *La peau de chagrin* de Balzac. Rien pour me faire rêvasser à des lendemains qui chantent. La littérature, comme on le sait, ne se fréquente pas impunément.

Il faut dire que ce roman-là est aussi envoûtant qu'un cauchemar précisément bricolé pour nous entrer l'envers des choses dans le fond de la gorge. Si un mauvais génie me plaçait d'un coup de baguette magique à la tête du ministère de l'Éducation, je pense que mon premier décret serait d'imposer aux étudiants de première année de l'École des hautes études commerciales, mais aussi à ceux qui, au cégep, se retrouvent inscrits en techniques administratives, un séminaire qui y serait consacré. En attendant ce jour quand même un petit peu improbable, laissez-moi vous brosser rapidement un beau portrait de l'affaire. Ça commence donc avec un gars (c'est bête, j'oublie son nom) qui n'a plus le goût de rien et qui est décidé à se jeter dans la Seine — ça se passe à Paris —, mais je ne sais plus de quel pont. Il niaise quand même un peu, pour ainsi dire pas trop pressé de se rendre à sa destination finale, ce qui fait qu'on le retrouve, à un moment donné, planté devant la vitrine d'un magasin d'Antiquités, bon, tant qu'à faire, il entre. Comme on s'en doute, l'intérieur de la boutique est un vrai de vrai capharnaüm, Balzac, en demi-dieu qu'il est, nous le décrit d'une façon admirable, quand arrive un vieux grigou, vraisemblablement le proprio. Bonsoir, Monsieur. Bonsoir Monsieur. Est-ce que je peux

vous aider ? Non, non, je regarde ; mais, la conversation aidant, le grigou lui propose quelque chose de magique. C'est simple, vous ne pouvez pas vous permettre de passer à côté. Je ne sais plus trop ce que le gars lui répond mais, bon, rendu là, il est quand même devenu moins farouche. Montre, donc. Le vieux, comme on s'en doute, est tout content et lui refile une vieille peau. Qu'est-ce ça ? Une peau de chagrin. Une peau de chagrin ? Un talisman. Ah...

Le vieux ne niait pas quand il disait que la peau était magique. Celui qui en devient le propriétaire peut lui demander ce qui lui passe par la tête parce que la peau de chagrin, qui n'est pas trop regardante, va se faire chaque fois le plaisir de le lui procurer. Le gars, qui, comme on le disait tout à l'heure, n'a pas grand-chose à perdre, se dit donc *why not, peanut*, la paye, et sort avec, peut-être pas satisfait de son achat, mais certainement soulagé d'avoir pu, un court moment, oublier le désespoir qui l'habite.

Ce qu'il ne sait pas encore, par contre, et qu'il va découvrir au fil des pages qui suivent, c'est que le talisman, pour être magique, n'en est pas moins vicieux. Le pacte qui le lie à celui-ci n'est rien d'autre qu'une arnaque parce que, même si on ne sait pas trop à quoi carbure la fameuse peau, on se rend compte assez vite que réaliser un vœu lui demande pas mal de jus, et ce, au point où chaque nouveau vœu l'épuise et la voit s'amenuiser, mais pas rien qu'elle, ha, ha, la vie de l'exaucé aussi. Quand elle n'est plus qu'un petit bout pas tellement plus gros que la moitié d'un quart de timbre, le dernier vœu la fait complètement disparaître, et là, couic, c'est fini, c'est la mort. Une bien charmante histoire, il faut le dire.

5

Soyons honnêtes : mes incompréhensions économiques me viennent d'un lieu plus simple et plus complexe que d'une pauvre caboche pervertie par la prose. Mon grand malheur est que je n'arrive tout simplement pas à désirer la plupart des objets que nous fait miroiter la société de consommation. Ce n'est pas, comme on me le dit parfois, que j'aie des goûts modestes, que je sois un ardent défenseur de la simplicité volontaire ou encore que je sois une manière de saint qui, sciemment, affirmerait, l'air hautain, qu'il ne

mange pas de ce pain-là. C'est en réalité beaucoup plus naïeux que ça : tout ça me laisse froid parce que, comme le chante Brassens, *la bandaison, papa, ça ne se commande pas*. Un Hummer, une piscine, un beau comptoir de marbre, une montre sertie de diamants, un beau set de salon, une maison, même, avec un grand terrain, me font le même effet qu'une fille qui ne m'excite pas. On ne peut pas dire que ça donne envie de me mettre en frais, d'autant plus qu'une fois achetés, ces objets deviennent généralement de vraies boîtes de Pandore parce qu'en plus, il faut les assurer, c'est-à-dire donc payer encore, mais, cette fois-là, non pour les acquérir mais pour amoindrir l'hypothétique deuil qu'il faudrait faire si, d'aventure, ils s'envolaient ou encore partaient en fumée. Il faut par-dessus le marché en prendre soin, oserais-je dire les entretenir, au sens où on le dit des courtisanes chez Balzac, donc tour à tour qui les polir, qui les nettoyer avec Dieu sait quel improbable produit, qui l'entreposer dans un lieu pas trop sec, qui dans un lieu pas trop humide, qui éviter d'y déposer un verre d'eau, une tasse de café, de la cendre de cigarette, ça continue sans fin comme si nous étions leur larbin. Même l'argent, avec l'attention démesurée qu'il faut lui accorder, parce qu'il faut sans arrêt en gagner, s'en occuper, le bichonner pour qu'il rapporte, le protéger pour qu'on ne le vole pas, me fait l'effet, tant qu'à filer la métaphore, d'une femme jalouse et maladivement possessive que rien n'arrive à rassurer sur le bien-fondé de notre dévouement. Bref, plus j'ai d'objets, et les moyens d'en acquérir, moins je me sens libre. Je dirais même : plus je me sens amarré, ensorcelé, lié, comme le héros de Balzac, à toute une série de talismans maudits qui ne veulent que ma perte. Rien que d'y penser, j'étouffe, et j'ai juste envie de prendre une bière.

À ce sujet, d'ailleurs, une expression me fait chaque fois sourire et peut même, certains jours, me reconforter de l'inanité de l'expérience humaine que nous proposent la publicité, les syndicats, l'État et le Conseil du patronat réunis. Elle va comme suit : *You don't buy beer, you rent it*, ce qu'on pourrait toujours traduire par « la bière ne s'achète pas, elle se loue ». Le temps qu'elle passe entre la bouche et l'urètre est, en effet, tellement court que la sagesse populaire anglo-saxonne a souhaité nous rappeler qu'il était prétentieux

d'affirmer qu'après l'avoir ingurgitée, on puisse la posséder. C'est là, à mon avis, une grande leçon, plus grande encore que celle du haschich, et je ne pourrai jamais assez remercier le ciel d'avoir mis, à un moment donné, l'alcool, et plus particulièrement la bière que j'apprécie tant, sur mon chemin.

Je me sens ainsi, plus souvent qu'autrement, le locataire de ce que je possède, sans doute parce que les trois quarts des meubles et des objets qui se trouvent chez moi m'ont été laissés, donnés, abandonnés même, par leurs anciens propriétaires, qui s'en étaient lassés. La balance, en général, a été acquise dans diverses ventes de garage, ils ont ainsi vécu une vie avant d'échouer, d'une manière ou d'une autre, entre les murs que j'occupe et continueront vraisemblablement leur périple bien après, que ce soit sous leur forme actuelle ou sous celle de déchets ou quelque part entre les deux. Bref, dans l'ensemble, j'ai le sentiment qu'ils me survivront, ce qui fait que la plupart d'entre eux ne font pas grand-chose à part me rappeler ma propre finitude. Je vois assez mal ce qu'on peut leur trouver d'apaisant.

6

Au fond, quand j'y pense, mes sentiments à ce sujet ne sont peut-être tributaires que de mon manque de foi. Je suis, pour ainsi dire, un mécréant. Je ne crois pas, ne sais croire, ne peux croire, ne veux croire au bonheur, que celui-ci soit d'ordre collectif ou encore individuel, que nous propose ce que l'on nomme si plaisamment le libre marché. J'ai beau me forcer, ce bonheur-là me rappelle seulement celui que faisait miroiter le fascisme, version allemande, italienne, espagnole, portugaise, peu m'importe, ou encore le socialisme tel qu'on l'a vu se déclinier sous Lénine, Staline, Mao ou Ceausescu. C'est pour moi la même dérive et, si j'ai mal au ventre quand je repense à la chute du mur de Berlin, c'est parce qu'elle n'évoque pas tant pour moi la fin d'un totalitarisme que l'émergence, version libérale, des mêmes mensonges, du même délire, du même aveuglement. Je suis plus qu'effaré que le capitalisme, débarrassé de son repoussoir, n'ait rien trouvé d'autre à faire que de se radicaliser, soit de promulguer l'économie telle qu'il se la représente au rang

de transcendance, comme si la tendance à la percevoir comme un phénomène naturel, et non un fait de culture, n'était pas déjà suffisamment ravageuse.

L'économie s'est ainsi transmuée pour la plupart d'entre nous en destin au sens où l'entendait l'Antiquité, ce qui a pour amusante conséquence non seulement de faire en sorte que le moindre sobresaut nous apparaisse inévitable, mais, surtout, de nous empêcher d'imaginer que le cadre économique dans lequel nous vivons pourrait être différent. La vie de tout un chacun se moule ainsi sur les exigences de cette vision qui ne semble affirmer à peu près rien d'autre que nous sommes sur terre pour produire et consommer, la vie se déroulant alors au rythme d'un nouveau calendrier religieux : scolarité, embauche, chômage, embauche, promotion, permanence quand c'est possible et retraite. Déjà que la notion de vie « réussie » m'apparaît à peu de choses près risible, comme s'il y avait quelque chose à accomplir à part ne pas se faire trop chier en essayant de ne pas trop faire chier les autres, je vous laisse deviner à quel point la réduction de l'existence à la traversée d'une carrière m'apparaît d'une insignifiance plus que radicalement consommée. On arrive et on repart, et pour la plupart d'entre nous dans des conditions souvent déplorables, est-ce vraiment la peine, par-dessus le marché, de faire tant de chichi ? Produire et consommer devraient, me semble-t-il, être les derniers des cadets de nos soucis. Je ne dis pas qu'il ne faut pas s'en préoccuper, mais ce sont là des activités plus que secondaires, à placer au même niveau, si l'on se donne la peine de suivre la pente qui va du corps social au corps tout court, que la défécation, qui, bien que fondamentale, incontournable et nécessaire au maintien de la vie, nous apparaîtrait vite morbide si d'aventure on tombait sur quelqu'un qui en faisait le principe fondateur et régulateur de sa vie. Bref, crise ou pas, nous sommes bel et bien dans la marde. Et ça ne trouve rien d'autre à faire que d'ergoter sur la manière de sortir de la crise, et ça se fend en quatre pour trouver des façons de relancer la consommation, la confiance des investisseurs, des actionnaires, alouette, bref de relancer la machine comme si elle ne savait pas accoucher d'autre chose que de la misère, de l'aliénation, du saccage, des déchets, de même que de l'horreur.

7

Peut-être la seule question économique, c'est-à-dire politique, que nous devrions nous poser est-elle, du coup, celle du désarroi, j'entends ici le nôtre, celui de chacun d'entre nous, pour ne pas dire du chagrin, qui bon gré mal gré, on dirait une saison, revient invariablement quelques jours, quelques heures, parfois plus, nous coller à la peau. Je conçois aisément le désir, tout aussi accablant, de s'en distraire — qui souhaite en effet vivre sans arrêt dans la pleine nudité d'être soi? —, mais tenter de mettre en place une série d'entourloupes pour s'en détourner à jamais m'apparaît ridicule, grotesque, même. On n'a qu'à voir la tête des gens dans le métro à huit heures du matin, ou l'inconcevable quantité d'anxiolytiques que les pays dit « développés » consomment, pour voir que, de toute façon, ça ne marche pas.

Une de mes anciennes blondes, qui se désolait de la tristesse de mon appartement — elle me reprochait de ne l'avoir jamais investi, je n'ai pas à mon arrivée, ni depuis, repeint les murs, ni changé les tuiles vaguement déprimantes du plancher, ni même enlevé les crochets au plafond où l'ancienne locataire avait installé toutes ses plantes et auxquels, pour ma part, je n'ai rien accroché, j'habite à vrai dire ce lieu, je n'oserais peut-être pas dire anonyme, à peu près comme une chambre d'hôtel —, m'a déjà dit à son propos : « On dirait que tu vis ici en attendant, mais en attendant quoi? » Je n'ai pas osé lui répondre : la mort.

Épilogue

Depuis à peu près deux mois et demi, grâce à un contrat payant selon mes maigres critères, il y a chez moi un ordinateur flambant neuf me permettant de niaiser autant que je peux sur *YouTube*. Ce bonheur-là, auparavant, m'était farouchement interdit. La relique qui, avant, se trouvait là s'y refusait à la manière des ânes, qui, selon la rumeur, sont des gens fort têtus. Je ne sais pas trop s'il vaut la peine de le mentionner, mais son vieil écran massif me sert maintenant de pouf sur lequel j'allonge les jambes en me délectant d'extraits de l'abécédaire de Deleuze, de vidéos de chats et de chiens faisant diverses bêtises, de même que de dessins animés

de Batman, de Superman et, bien sûr, de Spiderman. On pourrait dire que la vie est belle.

La semaine dernière, en fouillant pour trouver des vidéos sur *Koko, the talking gorilla* de façon suffisamment compulsive pour que ça cache quelque chose, je suis tombé par hasard sur un documentaire troublant et vraisemblablement britannique. Pendant que la caméra nous montrait un tube étroit, peut-être en plexiglas, une voix off nous racontait toutes sortes d'affaires sur les stades de Piaget, la résolution de problème et la nature humaine. L'idée générale, si j'ai compris comme il faut, était de nous montrer qu'avant un certain âge, certains accomplissements s'avéraient impossibles. Ça commençait assez raide. Le tube, qui avait l'air de sortir d'un laboratoire scientifique où on ne niaise pas avec les mystères de la nature, contenait de l'eau, pas beaucoup, un petit peu, deux ou trois centimètres, à la surface de laquelle, touche poétique, surréaliste même, flottait une arachide, comme quoi les variations sur *Le renard et la cigogne* de La Fontaine sont moins rares qu'on ne le pense. Le but de l'exercice, enfin de l'expérience, c'est ce que disait une jolie technicienne, tout d'un coup apparue dans le champ, consistait donc à attraper la graine à l'aide, précisait-elle, espiègle, de tout ce qui se trouvait dans la pièce. Le problème, la vie n'est jamais simple, c'est que dans la pièce il n'y avait pas grand-chose : une table, à laquelle était fixé le cylindre, une chaise, où était assise la jolie technicienne — jolie, ça dépend des goûts mais, bon, elle me plaisait — et, sur la table, un pichet d'eau.

Suivait l'arrivée d'enfants, qui avaient environ quatre, cinq, six ans. On les faisait entrer dans la pièce un par un, la jolie technicienne leur expliquait le programme, *come on, go on*. Tout ce qu'il restait à faire, c'était de les regarder essayer de s'en sortir. Comme on peut s'en douter, ce n'était pas glorieux. Les velléités, en gros, oscillaient entre l'obstination têtue et la force plus ou moins colérique, mais les petits doigts étaient trop courts. Peu importe les efforts, ils n'atteignaient jamais l'arachide. Les tentatives pour arracher le cylindre à la table étaient souvent impressionnantes, mais, là encore, ne servaient pas à grand-chose. C'est finalement l'arrivée d'une petite fille de huit ans qui est venue changer la donne : au bout d'un petit moment, elle a fini par se rendre compte que le

pichet pouvait peut-être servir à quelque chose. Toute fière, toute contente, elle s'est précipitée dessus, comme une noyée attrapant une bouée, et en a transvidé une bonne partie dans le cylindre. Le niveau de l'eau a monté, comme de fait l'objet convoité avec lui, bingo, c'était un peu devenu *The Price is Right*.

C'était déjà assez charmant comme ça quand ça s'est mis à devenir encore mieux. On est passé, magie du cinéma, à une autre pièce. L'inquiétant, c'est qu'elle était beaucoup moins alléchante, sale, en plus il y avait des barreaux, on aurait dit une cage avec le même dispositif que tout à l'heure sauf pour le pichet d'eau, remplacé par une fontaine qui avait fait la guerre ou au moins survécu à beaucoup d'attentats. On venait à peine de s'habituer au changement de décor qu'est arrivé tout d'un coup, c'était d'autant plus troublant qu'on ne voyait pas trop bien d'où il avait pu sortir, un bel orang-outan. Il était posé tranquille, à la limite même relax, on aurait pu penser qu'il venait juste de se lever, on l'a vu s'installer devant le cylindre, on aurait dit Bouddha, en tout cas, chose certaine, il n'avait pas l'air de s'inquiéter outre mesure de l'état des choses. Je sais qu'on sait que les grands singes nous ressemblent et qu'il y a quelque chose à la fois d'euphorique et d'inquiétant à scruter nos similitudes, mais il était extrêmement difficile d'affirmer avec certitude si l'arrivant était juste dans la lune ou plongé dans une grande réflexion. Toujours est-il qu'au bout de quinze, vingt secondes, l'orang-outan a plongé son index dans le cylindre. L'organe, il fallait quand même voir cette grosse affaire, avait beau être plus long, plus costaud, que celui des enfants, on ne peut pas dire qu'il était, dans le contexte, tellement plus efficace. Bon. Beaucoup plus vite que la gamine, quand même, l'orang-outan s'est retourné vers la fontaine, a fait couler l'eau, en a aspiré une gorgée, l'a recrachée dans le tube, y a plongé de nouveau le doigt, ça y était presque, il faut ce qu'il faut, envoie une autre gorgée, hurra, *here's the peanut*, en prime, au contraire de la gamine qui l'exhibait comme un trophée, le singe, lui, s'en est délecté.

Après ce moment de pur bonheur, on est passé au vrai clou du spectacle, parce que là c'est un chimpanzé qu'on a vu débarquer. À côté de l'orang-outan presque amorphe, il avait l'air d'un parfait candidat à une prescription de Ritalin. Il a regardé le cylindre, sauté

un peu sur place, regardé encore en se dandinant puis, tout d'un coup — on se demande ce qui lui prend —, un vrai sauvagement, il s'est accroché aux barreaux, s'est hissé au-dessus du tube, a entrouvert les jambes, visé à peu près et commencé à pisser. Le tube s'est empli d'urine à une vitesse qu'on aurait dite fulgurante, voilà que tout de suite la cacahuète arrive à portée de main, miam, miam, il n'y en a déjà plus.

Les raisons pour lesquelles cet extrait m'a tout autant ému, amusé qu'inquiété me demeurent, encore à ce jour, brumeuses. Une part de mon inconfort comme de ma jouissance me vient de l'impression que le fameux test était biaisé. Une *peanut*, dans le regard d'un enfant d'un pays industrialisé, du moins s'il provient d'une famille qui ne vit pas dans des conditions indécentes, ce n'est quand même pas le Pérou. Mais, pour un singe — enfin, il me semble, je ne veux pas non plus trop m'avancer —, c'est une toute autre histoire, parce que, malgré sa place hiérarchique au sein de sa communauté, ça reste un bel objet de désir. Est-ce à dire que les enfants s'en seraient mieux sortis si on avait fait flotter, à la place, un iPod ou quoi que ce soit susceptible de les rendre cupides? J'ai peur que non. La morale de la fable est ailleurs, oui, mais où? Peut-être, tout timidement, puis-je tenter d'avancer, pour comprendre, sur la voie du plaisir. Pour les deux singes, l'aventure était un jeu. Contrairement aux enfants, ils ne se démenaient pas, oserais-je dire ne travaillaient pas, d'ailleurs pourquoi, l'élan du corps semblait suffire. Incapables de mettre le doigt dans la pisse et le crachat comme leurs cousins primates, parce que trop occupés à osciller entre l'incapacité à mettre en place les bons rouages et l'obéissance servile au mode d'emploi, il n'est guère étonnant que ces trop raisonnables enfants aient fait si triste figure. Ça leur apprendra à ne pas vouloir se comporter comme des bêtes.